

IMAGE, ESPACE ET ACTION LITURGIQUE

RENCONTRE DU GROUPE ROTHENFELS À CRACOVIE

21-24 OCTOBRE 2025

Choisir de travailler, en Pologne, la question de l'image religieuse revient à imprimer immédiatement dans l'esprit l'icône de la Miséricorde divine de sainte Faustine Kowalska et celle de la Vierge de Częstochowa – pour ne rien dire de la figure de saint Jean-Paul II, omniprésente. Le sujet, on s'en doute, déborde pourtant largement ces incontournables, mais c'est avant tout à l'invitation de Paweł Sambor que le Groupe Rothenfels¹ s'est réuni au couvent franciscain de Cracovie pour poursuivre un travail de recherche sur l'image dans ses espaces liturgiques, initié au couvent de la Tourette en juin dernier.

Comme à chaque rencontre du groupe², les sessions de travail furent jalonnées par des visites d'églises. Certaines bien connues – la grande *Arka Pana*, citation émouvante de la chapelle corbuséenne de Ronchamp, conçue comme une arche pour les catholiques d'un quartier qui, par idéologie communiste, avait été premièrement construit sans lieu de culte ; le sanctuaire de la Miséricorde divine et celui de saint Jean-Paul II, dominant le quartier de Łagiewniki et qui, pour massifs qu'ils soient, ont toutefois permis de rappeler l'importance de prendre en compte la piété populaire et la réception, ou non, d'une image de dévotion – mais aussi une église plus discrète conçue par Stanisław Niemczyk, dédiée elle aussi à la Miséricorde divine et située dans le quartier d'Oficerskie : l'église s'insère dans un ensemble de bâtiments accueillant le presbytère, les œuvres caritatives, des salles paroissiales mais aussi un petit marché pour les habitants du quartier, et bénéficie d'une architecture à taille humaine, comportant des coins et des recoins qui permettent de la découvrir par seuils progressifs.

L'architecte du sanctuaire de saint Jean-Paul II, Andrzej Mikulski, accompagna le groupe tout au long de ces visites, donnant de précieuses indications historiques et techniques tout en étant désireux d'en apprendre plus sur le plan théologique et liturgique démontrant ainsi, si besoin était, la fécondité d'une approche pluridisciplinaire de notre objet d'étude. Une personnalité lumineuse qui présenta « son » église avec beaucoup d'humilité, faisant état des contraintes qui lui étaient imposées, notamment l'immense cycle de mosaïques réalisées par le *Centro Aletti* de Marko Rupnik qui, si son iconographie est riche, intègre peu la question de l'espace liturgique et dont les panneaux semblent avoir été « plaqués » çà et là sans grande cohérence avec l'espace.

¹ Le Groupe Rothenfels est un réseau européen de recherches sur l'espace liturgique, initié en novembre 2023 à Paris et dont les membres se sont rencontrés à Fribourg (juin 2024), à Rome (octobre 2024) et au couvent de la Tourette (juin 2025). Voir Gilles DROUIN, « Troisième rencontre du Réseau Rothenfels au Couvent de la Tourette », LMD xxx.

² Les rencontres s'organisent autour des quatre points suivants : une présentation de nos recherches respectives, un travail commun sur un thème donné, un travail concret sur un espace et la rencontre d'un ou plusieurs experts.

Penser l'image dans son espace et en lien avec l'action liturgique qui s'y déroule

La visite³ de l'église *Arka Pana* à Nowa Huta a engendré de nombreux échanges autour du Christ néo-expressionniste de Bronisław Chyży. Sa très forte présence focalise les regards au point de reléguer l'autel au second plan. Il est vrai qu'affirmer que l'autel doit être le centre de l'action liturgique est insuffisant, dans la mesure où l'espace forme un tout et ses parties doivent s'articuler avec l'ensemble. Pour autant, ce crucifié « épiphanique » ne peut éclipser l'action liturgique. Dès lors, quelle articulation s'opère entre l'image et l'action liturgique ? Est-ce ce Christ qui est encensé lors de la messe, ou bien un crucifix d'autel ? Qu'en est-il de l'adoration de la croix le Vendredi Saint ? Il semble impossible d'adorer une autre représentation du Christ en croix en présence de ce crucifié, même recouvert d'un voile violet. Il est probablement possible de trouver certaines ressources pour cette réflexion dans l'art monumental qui fleurit à partir de l'an mil, dans les façades et les chapiteaux, puis dans les immenses croix surmontant les jubés.

Cette réflexion sur l'articulation entre l'image et l'action liturgique se nourrit de la réforme de Vatican II. Là où la réforme liturgique qui avait suivi le concile de Trente mettait l'accent sur l'importance de « voir », Vatican II a davantage insisté sur la « participation ». L'image n'est donc plus uniquement faite pour être vue mais pour mettre en mouvement et aider à participer. Il demeure une tendance aujourd'hui à rapatrier toutes les images en un même lieu, le chœur liturgique, afin de les placer dans le champ visuel du fidèle qui peut ainsi toutes les embrasser du regard. Pourtant les images doivent occuper tout l'espace de l'église afin de favoriser une déambulation. À ce sujet, la réflexion ne peut se limiter aux images *dans* l'espace liturgique mais à l'image *qu'est* l'espace liturgique. L'action qui s'y déroule est une image. Il ne faut pas nécessairement s'accuser d'avoir regardé un vitrail ou une statue plutôt que l'hostie lors de l'élévation : c'est un tout. Il nous faut élargir la question de l'image à tous les signes sensibles. C'est pourquoi il importe d'envisager également le rôle de l'imagination. Les images sont aussi celles qui naissent spontanément dans notre esprit lors de l'action liturgique.

La présentation de Giuseppe Midili « Changements dans l'iconographie sacrée entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVII^e siècle à l'église de la Traspontina de Rome » a montré l'importance de prendre en compte le temps et l'espace. Nous ne pouvons pas faire de théorie générale de l'image. Il faut la penser dans son époque et distinguer les espaces du bâtiment pour déterminer la fonction de l'image. Souvenons-nous que les Réformateurs ne refusaient pas l'image mais l'utilisation qui en était faite. À la Traspontina, ce n'est pas seulement le style des images qui change au fil du temps, mais l'usage des chapelles et ainsi la fonction des images à l'intérieur d'elles. C'est pourquoi il importe d'étudier l'image dans son espace et son temps. Se pourrait-il que l'enchaînement Renaissance – Maniérisme – Baroque, que l'on constate à la Traspontina, se reproduise aujourd'hui ? Après le style classique de la première moitié du XX^e siècle, les années 1970 auraient été celles d'une forme de maniérisme. On assisterait aujourd'hui au retour à un besoin de sensible et à l'importance de l'affect qui caractérisaient l'époque baroque. Paolo Tomatis, à la Tourette, nous avait rendu attentifs à une trop forte dimension ontologique de la théologie nicéenne de l'image. Pour penser la dimension sensible de l'image, et prendre ainsi de la distance avec son ontologisation, Gilles Drouin a proposé,

³ Les lignes qui suivent sont une synthèse des échanges. Sans caractère dogmatique, elles se veulent la traduction d'une recherche menée en commun.

dans sa « Reprise de la réflexion faite à la Tourette », de penser l'image à partir des grandes catégories de Vatican II (participation active, noble simplicité, actualisation du mystère pascal, etc.).

En présentant la « Relation nécessaire entre le vide sacré et les images dans la pensée de Paul Tillich », Bert Daelemans a rappelé que les images dépassent les images. La croix, les éléments architecturaux, le mobilier, l'assemblée, tout cela est iconique. Il n'existe pas, à proprement parler, d'espace aniconique dans la mesure où l'espace, même vide, même dépourvu d'image, est en soi une image. Il ne s'agit donc pas seulement d'intégrer des images en liturgie mais de penser l'ensemble de la liturgie et de son espace en termes d'images. Nos échanges ont très souvent tourné autour de la triade image-espace-action liturgique et il importe de tenir les trois. En ce sens, nos espaces et la manière avec laquelle nous les pensons souffrent d'un déficit trinitaire. Nos espaces liturgiques, et les liturgies qui s'y déroulent, sont trop christocentrés. Le paragraphe 7 de la constitution *Sacrosanctum Concilium*, qui demeure une référence pour penser l'espace liturgique, n'évoque que les signes de la présence du Christ. Mais une réflexion sur le vide permet peut-être de combler ce déficit trinitaire. Y a-t-il un minimum requis pour qu'un espace soit « sacré » ? Faut-il une croix ? La chose n'est pas si évidente. Ce qui fait qu'un espace est « sacré » est avant tout l'expérience que nous faisons de cet espace. En théologie protestante, l'espace n'est « sacré » que dans la mesure où une communauté y est rassemblée. Dès que la communauté est dispersée, l'espace redevient profane. Mais si le caractère « sacré » d'un espace dépend d'une disposition intérieure, il y a un véritable enjeu de formation et de transmission, ainsi qu'une éducation au goût car les choses ne vont pas de soi.

« Je suis ce que je vois »

« Voir commence dans le monde extérieur. Percevoir les relations entre les éléments qui se trouvent dans notre champ de vision. Voir unifie. Je suis ce que je vois.⁴ »

Les réactions, parfois épidermiques, des uns ou des autres face à telle ou telle image montrent bien que la question traitée est loin d'être périphérique. Les images que nous voyons nous façonnent et ne restent pas sans incidence sur la constitution et la vie d'une communauté. Travailler sur l'espace liturgique et en particulier sur les images *dans* l'espace, ainsi que l'image *qu'est* l'espace, est un service à rendre à nos Églises. Le Groupe Rothenfels, par ses recherches, ne prétend pas épuiser la réflexion sur le sujet et il serait souhaitable que d'autres initiatives voient le jour.

La prochaine rencontre du Groupe Rothenfels se tiendra au Portugal en juin 2026. Elle permettra de poursuivre ce travail de recherche sur « image, espace et action liturgique » et devrait déboucher sur une journée d'étude, à tout le moins sur une publication, permettant ainsi de relire le chemin parcouru depuis deux ans et ouvrir de nouvelles perspectives de recherche.

Julien SAUVÉ

⁴ Alexandre HOLLAN, *Je suis ce que je vois. Notes sur la peinture et le dessin. 1979-1996*, Mazères, Le temps qu'il fait, 1997, p. 11.